

9 SEPTEMBRE > ROMAN France

Volodine tricéphale



Antoine Volodine

Il signe **Lutz Bassmann** chez Verdier, **Manuela Draeger** aux éditions de l'Olivier et **Antoine Volodine** au Seuil. Ses trois livres sortiront le même jour. Extension du domaine du post-exotisme.



« Gordon Koum se glissa à l'intérieur de l'agglomération. Le cœur serré, il pensait à nos camarades, à Mario Gregorian, à Anton Gubardak et aux autres, devant qui il aurait dû ce matin faire un compte rendu de sa mission. Ils avaient certainement péri. Ils gisaient sous des tonnes de gravats, disloqués, déchirés, le corps et l'âme méconnaissables, déjà en route vers la renaissance. Gordon Koum pensait à eux et au Parti dont nous étions à l'époque les derniers représentants, mais s'il marchait d'un pas si énergique dans le paysage dévasté, sur les cendres qui crissaient, se dérobaient et résistaient comme de la neige, c'était surtout parce qu'il avait en tête la figure de Maryama Koum. »

Ainsi commence l'entrée de Gordon Koum, l'irradié, dans la ville détruite au-dessus de laquelle les drones eux-mêmes rebroussement chemin. Il cherche sa femme, ses enfants et ses vieux camarades d'une Lutte finale en phase terminale. Il ne trouve rien d'autre qu'un vieux pantin plus ou moins vitrifié et qu'un rouge-gorge mort, frais, comme vivant dans la décrépitude. Alors, par leur intermédiaire, il offre des stèles aux disparus : une vingtaine d'invocations, d'évocations, où l'on reconnaît l'art des formes brèves, asiatiques, qu'Antoine Volodine maîtrise aussi bien que les formes longues de ses puissantes compositions. Alternent les *Cendres*,

les hommages rendus *A la mémoire* de tel ou tel, et les paradoxaux fragments *Pour faire rire*. D'un rire d'après la déréliction, bien sûr.

Il faut d'ailleurs parler de Lutz Bassmann, s'agissant de ce roman, *Les aigles puent*, programmé chez Verdier : l'un des hétéronymes de l'écrivain. Bassmann,

En cette rentrée, Volodine (dont le nom est lui aussi un pseudonyme) joue gros – mais il aime jouer – en publiant chez trois éditeurs sous trois noms différents. Ce sera Volodine lui-même pour Ecrivains au Seuil, Lutz Bassmann chez Verdier. Et Manuela Draeger à L'Olivier.

Les mains sales

Michel Quint



CATHERINE HELE/GALLIMARD

le poète, est déjà l'auteur chez Verdier d'*Avec les moines soldats* et de *Haïkus de prison* (2008). Bassmann est l'un de ces nombreux compagnons de combat dont on peut consulter l'annuaire, noms et bibliographie, dans *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze* que Volodine publia en 1998 chez Gallimard. Les ex-voto qu' imagine Gordon Koum sont des merveilles d'humour désespéré, de soleils noirs, de fantaisies nucléaires, voire d'autoparodies poignantes qui se mêlent ici à la transmigration des âmes, des identités et des idéologies chères au Bardo (or not) Bardo du moine-chaman post-exotique. Il y a chez Bassmann un sens épique et un humour fraternel cachés sous le cataclysme. On peut trouver quelque chose de balzacien à cette construction d'une *Comédie post-humaine* dont l'œuvre de Volodine est le témoignage depuis les premiers titres parus chez Denoël.

En cette rentrée, Volodine (dont le nom est lui aussi un pseudonyme, ne l'oublions pas) joue gros – mais il aime jouer – en publiant chez trois éditeurs sous trois noms différents. Ce sera Volodine lui-même pour *Ecrivains* au Seuil, Lutz Bassmann chez Verdier. Et Manuela Draeger à L'Olivier – une auteure que les adolescentes de L'Ecole des loisirs connaissent bien puisque Manuela a publié depuis 2002 neuf romans que l'on peut lire « à partir de treize ans ». Antoine Volodine précise toutefois que *Onze rêves de suie* ne s'adresse plus à la même clientèle : « Manuela Draeger a grandi », ajoute-t-il. Et l'on découvre une intrépide révolutionnaire sous cette identité imprévue de l'écrivain, qui nous réserve peut-être d'autres surprises.

Aux trois romans de la rentrée, les éditions de Minuit ajoutent de leur côté la reprise en collection « Double » du *Port intérieur* paru en 1996. Le personnage principal, Breughel, figure parmi les maîtres du post-exotisme. La liste non exhaustive publiée voici douze ans est résolument protéiforme. Le tricéphale deviendra-t-il l'Hydre de Lerne ?

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

Lutz Bassmann

Les Aigles puent

VERDIER

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-86432-613-7

Manuela Draeger

Onze rêves de suie

L'OLIVIER

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 204 P.

ISBN : 978-2-87-929-750-7

Antoine Volodine

Ecrivains

SEUIL

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-021-02240-7

SORTIE : 9 SEPTEMBRE

Le nouveau Michel Quint est une réflexion sur la mémoire et la guerre.



Chez Michel Quint, les jardins continuent d'être effroyables, surtout quand ce sont des jardins de mémoire, minés, hantés par les fantômes de ceux qui y sont tombés. Et le romancier de chercher, à travers les angoisses existentielles et les questionnements de ses personnages, jetés dans des histoires souvent douloureuses – et même rocambolesques –, à comprendre, à défaut de pardonner. Comment, en temps de guerre puis après, des êtres humains peuvent se comporter comme des monstres. Des nuisibles dont le seul plaisir réside dans la souffrance de leurs semblables, le Mal. C'est cette interrogation métaphysique qui irrigue *Avec des mains cruelles*, de façon si prégnante qu'elle tend à faire passer au second plan une intrigue et des personnages que l'auteur s'ingénie pourtant, à grand renfort de dialogues et d'humour ironique, à faire exister. A Lille, un photographe de guerre, Rop Claassens, est un jour invité dans le lycée, où il fut jadis élève, à une exposition de quelques-uns de ses clichés particulièrement macabres. Et mise en scène de façon provocante, avec reconstitution d'un charnier. On se croirait à Timisoara, on sent que la mort rôde. Et elle frappe, sous les traits de Géry Imbrecht, un pauvre type, caporal de la Légion étrangère qui a déserté pour supplier la belle Louise de lui revenir. Laquelle Louise vit justement une love story avec David, un éphèbe donatellien qui possède aussi un cœur et un cerveau sous ses belles boucles brunes. Au bout du rouleau, Géry tire dans le tas : il tue Louise, l'enseignante, et Rop qui s'est courageusement précipité sur lui pour le désarmer. Le

GIGN fera le reste, et l'inspecteur Libert, un flic humain, constatera les dégâts. Affaire classée ?

En tout cas pas pour Athanase (« Celui qui ne meurt pas ») dit Dom, patron du bar *Dominus*, petit-fils d'un brasseur collabo qui lui a légué son héritage et son estaminet. Ni pour son amie de cœur Judith Rosencrantz, une Juive dont les grands-parents ont été gazés à Auschwitz, devenue un promoteur immobilier qui exorcise sa douleur en faisant des affaires et en tentant de reconstituer l'appartement familial comme il était *avant*. Ils sont rejoints par Laura, une jeune femme bien trop élégante et taiseuse pour être vraiment la barmaid qui se fait embaucher au *Dominus* et ne laisse pas son patron indifférent. Ainsi que par Denis, ex-journaliste à *La Voix du Nord* et ami de Rop, qui s'arrange pour que le trio se lance dans une enquête sur le parcours du photographe, qui recèle bien des mystères.

De découverte en révélation, nos Rouletabille amateurs tomberont sur Sonja, une jeune Allemande que Rop a cachée chez lui durant vingt ans : qui est-elle et pourquoi ? Ils remonteront le cours de l'histoire dans ce qu'elle a de moins glorieux, depuis la bande à Bonnot jusqu'aux actuels nazillons européens, en passant par les Rexistes de Léon Degrelle, serviteurs du Reich au sein de la Légion 28^e SS Wallonie...

Dom, Judith et Laura en sortiront meurtris, d'autant que chacun de ces épisodes a eu des conséquences dans leur propre histoire personnelle. Emphase et mélodrame, avec un final plein de bons sentiments, *Avec des mains cruelles* est ambitieux et complexe, et peut laisser perplexe, mais pas indifférent.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Michel Quint

Avec des mains cruelles

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 200 P.

ISBN : 978-2-07-078785-2

SORTIE : 26 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Sur les traces de la belle Helen

Prix du Premier roman pour *Hôtel de Lausanne*, Thierry Dancourt peaufine son univers modianesque dans *Jardin d'hiver*.



Il y a deux ans, Thierry Dancourt opérait une entrée en littérature plus que réussie à La Table ronde. Alice Déon et Françoise de Maulde s'y étaient emballées pour son manuscrit envoyé par la poste. Le très bel *Hôtel de Lausanne* (qui ressort fin août en

poche chez 10/18), dont le souvenir n'a pas fini de se dissiper, lui a permis d'emblée d'être salué par le prix du Premier roman et de séduire ses lecteurs avec un univers flottant qui n'était pas sans rappeler celui de Patrick Modiano.

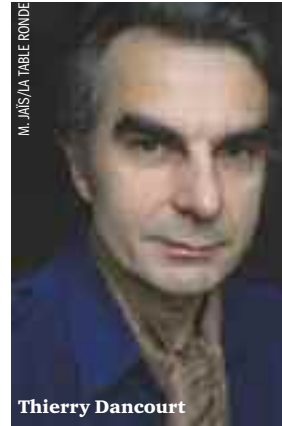
Dancourt récidive aujourd'hui avec un texte languoureux où il continue de peaufiner une ambiance lancinante. Pascal Labarthe est arrivé en car à Royan avec sa valise et ses sacs en plastique. Le voici qui pose ses bagages à l'hôtel Océanien dont le fantasque patron, M. Marsac, est sur le point d'arrêter son activité. De se retirer sur la pointe des pieds, sans se faire remarquer, sans déranger personne.

Le héros de *Jardin d'hiver* prétend avoir un ren-

dez-vous dans la ville, au centre rayé de la carte en 1945 et reconstruit ensuite, et être à la recherche d'une certaine villa. Notre homme est un écrivain d'un genre un peu particulier. Labarthe a publié des ouvrages sur les *Mineurs de Diélette*, sur *La Camargue*, il rédige des fascicules « rébarbatifs destinés à une population préadolescente », des articles documentaires.

Des années plus tôt, le jeune Labarthe faisait la connaissance de la belle Helen dans la salle d'attente d'un cabinet d'oto-rhino-parisien. Née en France mais habitant le Devon avec son mari diplomate, celle-ci arborait un chignon sophistiqué et se trouvait en mission pour une société de cinéma qui l'avait expédiée dans les studios de Boulogne. Paul n'a jamais oublié l'été qu'il a passé alors à ses côtés, au bord de la Seine.

A Royan, où l'on sent bien qu'il cherche les traces d'Helen, l'écrivain va croiser quelques silhouettes singulières. Serge Castel, l'autre résident de l'hôtel Océanien, un type qui fume des Player's et



Thierry Dancourt

semble prêt à enrager au moindre grain de sable, est voyageur de commerce pour la marque d'électroménager Thomenz. Retraité, M. Smeyers, lui, roule en Moby-lette, mange des bananes et des sandwiches au pâté à la bibliothèque municipale, ce qui a le don d'agacer la tenancière des lieux. Quant à Abigail Lulamae, vingt ans et des poussières, il s'agit d'une étudiante en logique qui, dans un pyjama à motif floral, reprend peu à peu des forces après ce qu'elle appelle « un incident de parcours »...

Hypnotisé, le lecteur chemine lentement dans un monde qui ne cesse de le surprendre et de le charmer, un savant mélange d'humour et d'étrangeté. On ne saurait donc trop recommander un saut à Royan et une visite au square Kennedy où Pascal Labarthe aime à se poser sur les bancs à traverses rouges et blanches.

ALEXANDRE FILLON

Thierry Dancourt

Jardin d'hiver

LA TABLE RONDE

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 17 EUROS, 170 P.

ISBN : 978-2-7103-6733-8

Sortie : 19 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Un coup de Soleil

Pierre Lepère revisite brillamment la tragédie de Fouquet, brisé par Louis XIV.



Poète, essayiste, romancier, le très éclectique et prolifique Pierre Lepère revient à l'une de ses lignes de force, le roman historique, ce dont on se réjouit. Car Lepère est non seulement un fin connaisseur du Grand Siècle (il a notamment travaillé sur Molière), un styliste élégant, mais il est tellement inspiré par son sujet que, sous sa plume vibrante, le lecteur vit pour de vrai au cœur des événements qui lui sont contés.

Ainsi cette fameuse journée du 17 août 1661, où Nicolas Fouquet, tout-puissant et éclatant surintendant des finances de Louis XIV, reçut avec un faste inouï, dans son extraordinaire château de Vaux-le-Vicomte, le monarque, ainsi qu'il le lui avait commandé. Y englobait un budget pharaonique (120 000 livres), Fouquet s'y ruina, mais crut, dans son infinie candeur, qu'il s'était bien acquitté de sa tâche. Mieux, il écrivit peu après au roi, lui faisant don de son château, comme il lui avait donné, peu de temps auparavant, le montant retiré de la vente de sa charge de procureur général au Parlement de Paris. Erreurs fatales : non seulement il humiliait son Maître en s'affichant plus munificent que lui, il créait chez cet esprit soup-



Pierre Lepère

çonneux un doute taraudant (« *S'il est si riche, c'est qu'il me vole* »), mais, renonçant à son impunité de magistrat, il se plaçait ainsi à la merci de ses (nombreux) ennemis. Dont les plus acharnés à sa perte s'appelaient Colbert et Louise de la Vallière, favorite en titre du souverain, que Fouquet, afin de faire sa cour, avait tenté de séduire ! Louis XIV n'était pas du genre à pardonner ce genre de choses, et l'on sait ce qu'il advint de Fouquet, victime de la royale vindicte : arrêté à Nantes par d'Artagnan et au débotté, tous ses biens lui furent confisqués et il passa le restant de ses jours dans la sinistre forteresse piémontaise de Pignerol, où il mourut en 1680.

Les faits sont connus, bien sûr, mais une énigme demeurerait, sur quoi Pierre Lepère apporte ses lumières très convaincantes. La jalousie et l'orgueil

blesse semblent en effet motifs quelque peu légers pour justifier un traitement aussi rigoureux, voire féroce. Le fin mot de l'histoire pourrait donc être plus profond, et d'ordre politique : richissime, omnipotent, Fouquet était le maître d'une partie du royaume, il possédait certaines terres en propre, comme Belle-Ile, s'appropriait à en acquérir d'autres, recrutait des soldats et achetait des armes. Même s'il n'est pas avéré qu'il eût voulu faire sédition, il était un Etat dans l'Etat, et cela, l'autre – le roi qui disait : « *L'Etat c'est moi* » –, encore traumatisé par la Fronde, ne pouvait le supporter.

Ni ne le devait. Il en allait de l'avenir de la France. Et Louis XIV avait bien des défauts, mais une réelle vision de la grandeur du pays. Pas question qu'il le laisse se dilapider entre d'autres mains, surtout celles d'un roturier. De fait, il se montra plus clément avec des princes rétifs (comme son frère Monsieur ou la duchesse de Chevreuse), qui contestaient son autorité, qu'avec le malheureux Fouquet que Pierre Lepère appelle « *le perdant magnifique* ». La façon dont il en fait le héros de son roman, tragédie en cinq actes comme il se doit, l'est tout autant.

J.-C. P.

Pierre Lepère

Le ministre des ombres

LA DIFFÉRENCE

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-7291-1894-5

Sortie : 19 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Couleur chair

Fabienne Jacob



PHILIPPE MATSAS/OPALE

Dans son troisième livre, **Fabienne Jacob** poursuit sa remarquable intuition des corps.



En six ans, Fabienne Jacob n'a publié que deux livres : un recueil de nouvelles (*Les après-midi, ça devrait pas exister*, 2004) et un roman (*Des louves*, 2007) et c'est donc avec un plaisir mêlé d'impatience que l'on retrouve ses phrases courtes, sa scansion

ferme et douce dans un deuxième roman une nouvelle fois situé dans une province de l'est de la France, une région chère à cette Lorraine et qu'elle sait nous faire aimer. Elle y poursuit son exploration des corps dans des histoires d'enfance et d'ennui, son observation entomologiste de vies sans relief apparent, nichées dans des bourgs ingrats et des campagnes sans touriste, mais l'écrivaine redistribue prénoms et rôles : l'Adèle trentenaire, qui dans *Des louves* avait le don de voir les corps à travers les vêtements, est ici une vieille femme, tondue à la Libération, cliente de l'institut de beauté où travaille Monika, esthéticienne. C'est elle, la narratrice, qui connaît les corps des femmes « en dessous ». « Les femmes, c'est mon métier, elles sont belles quand elles sont dans leur vérité. Exactement dans la coïncidence de leur corps et des années, ça s'appelle la vérité. » Ici pas de pin-up, mais l'ordinaire de la féminité, sans apprêt ni retouche, toujours décrit dans une intimité très organique. On pourrait dire que l'héroïne pratique « le toucher du regard » cher à Bernard Noël. Elle voit la matière, la texture, même en se tenant à la surface, comme sur la peau marbrée de la femme du boucher « gelée en profondeur ». Parmi les femmes qui s'abandonnent aux mains et aux

yeux de Monika, il y aussi Alix dont le corps « ne laisse pas passer la lumière ». Grâce qui porte bien son prénom, Ludmilla, vieille petite fille lasse qui, juge l'esthéticienne sans méchanceté, devrait arrêter les caleçons et le gloss.

Le corps inscrit tout, garde trace de tout mais au fond ne change pas. Les plis du temps pris dans les plis de la chair. Adèle, tondue à 19 ans pour avoir aimé un Allemand (le récit de cette matinée d'humiliation est l'un des plus forts passages du roman), éprouve encore la sensation de son crâne nu, longtemps après que les cheveux ont repoussé. Monika, elle, se souvient de son enfance en Pologne avec sa grande sœur Else : leurs après-midi à regarder « le Trou », « rien qu'un soupirail noir sur la façade de la ferme ». Ce désœuvrement, ou du moins son apparence. Filles pas encore femmes, elles cherchaient aussi des réponses à la question jamais explicite du désir, dans la commode de la chambre des parents, manipulant en secret les bas et les combinaisons couleur chair de la mère. Le versant féminin d'*Une enfance lingère* de Guy Goffette, poète de l'Est, lui aussi.

Fabienne Jacob partage avec Emmanuelle Pagano ou Florence Ehnuel cette faculté de rendre en mots une sensualité primitive. Plus singulièrement, une ambiguïté, presque un antagonisme, traverse ses personnages autant que son écriture : sa lucidité n'exclut pas la compassion et sa dureté, une forme de langueur. Elle écrit sec mais avec quelque chose de caressant, de fraternel, dans une maturité attentive. **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

Fabienne Jacob

Corps

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 13,50 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-283-02465-2

SORTIE LE 19 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

La tentation du Tibet



Prix Médicis pour *Là où les tigres sont chez eux* (Zulma, 2008), **Jean-Marie Blas de Roblès** s'imposait avec un ample texte. Il s'était affirmé, des années auparavant, par d'excellents récits. Ce goût de la forme brève se retrouve

avec *La montagne de minuit*, court roman proche du conte philosophique et de l'apologue où l'ironie se révèle un merveilleux ressort. Non pas l'ironie voltairienne mais plutôt celle – merveilleuse, justement – dont les premiers romantiques allemands avaient le secret et nommaient phantasie.

Bastien, gardien d'un collège de Jésuites lyonnais, vit seul et reclus tout à sa lubie du Tibet et du lamaïsme. Il se lie contre toute attente à Rose, jeune mère du petit Paul. Bientôt tous trois s'embarquent pour réaliser un

Jean-Marie Blas de Roblès



PHILIPPE MATSAS/OPALE

vieux rêve : le voyage au Tibet. Ce qui nous vaut de magnifiques paysages et une évocation toute en finesse de la complexité tibétaine. Une menace se précise, toutefois, et rend le voyage étrange, voire angoissant. Laissons à Jean-Marie Blas de Roblès le soin de faire découvrir comment Himmler et le nazisme peuvent pointer du museau dans le paradis des chromos et du mysticisme planant d'universelle bienveillance. On y reconnaîtra l'érudition subtile de l'écrivain et son art de basculer imperceptiblement de la réalité à la fiction.

Là où se trouve le cadavre, dit l'Evangile, là se trouvent aussi les vautours. Ceux qui tourment autour de *La montagne de minuit* sont particulièrement spectraux.

J.-M. M.

Jean-Marie Blas de Roblès

La montagne de minuit

ZULMA

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-84304-520-2

SORTIE : 19 AOÛT

PRÉCISION

Au confins de la Terre. Une vie en Terre de feu d'Esteban Lucas Bridges, publié par les éditions Nevicata, a pour ISBN 978-2-87523-002-7 et non celui que nous avons indiqué par erreur dans LH 822, du 14.5.2010, p. 53.

19 AOÛT > ROMAN France

Le spleen de l'homme-oreille

Dans un train arrêté en rase campagne, le dialogue entre un animateur d'atelier d'écriture épuisé et sa voisine, dans le sixième roman du talentueux **Eric Pessan**.



Eric Pessan rejoint Albin Michel après trois premiers romans publiés à La Différence, un chez Robert Laffont, et le dernier, *Cela n'arrivera jamais*, sorti au Seuil en 2007. Dans ce sixième roman, il part de situations à haut potentiel fictionnel : un train, un incident, un huis clos. Voici donc un narrateur quadragénaire coincé dans un TGV arrêté en rase campagne suite à un suicide sur la voie. L'homme « en lambeaux » rentre chez lui, à Nantes, et vient de Chypre où il a pu vivre deux mois dans la capitale Nicosie grâce à un travail d'animateur d'atelier d'écriture. Il est défait, épuisé par le voyage autant que par la vie, et sait que rien ne l'attend sinon des rappels de factures impayées. Assise à ses côtés, une jeune femme qui l'intrigue car elle n'a pas de livre. Un mauvais point.

De l'*Incident de personne* qui immobilise le train quelque part entre Le Mans et Angers, on ne saura rien. Ce terrible euphémisme dont use la SNCF sert seulement de déclencheur à la conversation entre les deux voyageurs. Difficile d'être anodin : le dialogue prend tout de suite un cours grave. Car cet acte-là renvoie l'homme à d'autres



Eric Pessan

morts, d'autres suicides. Surtout, l'homme est encombré d'histoires, tragiques pour la plupart, celles que les participants aux ateliers d'écriture lui déversent dessus. Tous les chagrins du monde dont il devient le dépositaire, « un gros meuble à tiroirs encombré de bilans », comme dirait Baudelaire qui ne fait pourtant pas partie des nombreuses références littéraires qui émaillent discrètement le roman.

Entre deux annonces crachotantes des contrôleurs, dehors, avec l'obscurité qui tombe sur la campagne vide, certains passagers croient aper-

cevoir des formes, et une peur diffuse gagne le wagon... D'échanges de plus en plus intimes en monologue intérieur, le narrateur lâche prise. C'est là l'une des douceurs de ce roman dont on peut croire par moments qu'il va virer au film d'épouvante ou à la banale romance ferroviaire : rien n'est convenu dans le rapprochement qui s'opère peu à peu. Plus qu'une séduction, c'est un abandon. Une autre qualité d'équivoque.

Incident de personne, portrait d'un homme plein d'histoires et vide de désirs, est un roman déprimé mais à la mélancolie délicate. Eric Pessan, né en 1970, qui a touché à peu près tout ce qui concerne l'écriture (collaboration à des revues littéraires, pièces de théâtre, fictions radio, travail avec des plasticiens...), tire de son expérience une réflexion attristée sur les confidences libérée, par la pratique encadrée de l'écriture. Sur la responsabilité écrasante et dérisoire d'« homme-oreille », contaminé par les drames qu'il recueille. « Je ne veux plus qu'on me raconte quoi que ce soit. » Et Chypre, en île divisée, où subsistent les cicatrices d'une guerre entre les Grecs et les Turcs,

à la fois ancienne et récente (1974, c'était hier, se dit-on, content au passage de se voir raconter une histoire mal connue), offre son décor, aussi blessée que l'intérieur du personnage. **V. R.**

Eric Pessan

Incident de personne

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 13 EUROS ; 150 P.

ISBN : 978-2-226-21519-2

SORTIE : 19 AOÛT

25 AOÛT > ROMAN France

Le temps des colonies

Ancienne plume de *Libération*, **Jean-Baptiste Harang** publie un roman autobiographique, *Nos cœurs vaillants*.



« Je suis le mâle aîné d'une famille reconstituée comme on en produit beaucoup de nos jours, père de trois enfants, beau-père d'un quatrième, et compagnon d'une femme admirable. Je perçois des revenus modestes et réguliers, suffisants pour assurer le gîte, le couvert, le club de remise en forme et les cigarettes de tout ce petit monde. Bref, je n'ai aucune excuse d'écrire un livre et encore moins d'excuse pour le faire », prévient Jean-Baptiste Harang dès les premières lignes de *Nos cœurs vaillants*.

L'ancien journaliste de *Libération* dont le précédent livre, *La chambre de la Stella* (Grasset 2006, repris au Livre de poche), rafla le prix du Livre Inter, poursuit une veine autobiographique qui lui va à merveille. « J'écris pour me souvenir. Sur ordre de la faculté », indique-t-il encore. Remercions chaudement son psychiatre de cou-

sin qui l'a incité à coucher sur le papier, avant de « perdre la boule », les êtres et les lieux que le lecteur va ici visiter.

Le voyage vers le passé ne sera pas de tout repos. Voici d'abord Jean-François Pétiard, copain fauché par des pompiers remontant à contresens une rue du XVII^e arrondissement de Paris alors qu'il roulait à Mobylette, et mort sur le coup, embroché par la poignée de frein effilée du deux-roues.

L'auteur des *Spaghettis d'Hitler* (Grasset 1994, repris au Livre de poche) continue ensuite en revenant sur son éducation « militaro-catholique ». Lorsqu'il fréquentait, toujours dans le XVII^e, le patronage de l'église Saint-Ferdinand sise rue Roger-Bacon. Les Cœurs Vaillants, dont il fit partie, étaient des « sortes de Scouts de France en moins bien, moins bien habillés, moins prétentieux, voyageant moins loin et plus mélangés ». Berger des lieux, l'abbé C. emmenait régulièrement les petits Cœurs en colonie de vacances dans le Jura. Des années plus tard, une lettre anonyme et dactylographiée, datée d'août 2006 et postée à

Neuilly par un camarade d'antan, portait des soupçons appuyés sur la prétendue pédophilie dudit abbé – et évoquait au passage l'époque bénie où Harang découvrait les filles « avec fureur » au point d'en délaissier les amitiés masculines. Un an après la première, une autre missive arriva, toujours de Neuilly, mais signée cette fois... Jean-Baptiste Harang qui, bien avant d'être le journaliste et l'écrivain que l'on sait, fut brièvement moniteur sportif à Neuilly – l'un des élèves qu'il accompagnait au stade de la porte Dauphine devint plus tard maire de la ville, « et même pire », vous voyez donc de qui il peut s'agir – fait preuve d'une mémoire phénoménale et d'une plume singulière à mesure qu'il recrée une époque. La jeunesse est un « état passager », disait Guy Debord. *Nos cœurs vaillants* montre qu'il ne nous quitte pourtant jamais vraiment. **AL. F.**

Jean-Baptiste Harang

Nos cœurs vaillants

GRASSET

TIRAGE : 18 000 EX.

PRIX : 16 EUROS, 192 P.

ISBN : 978-2-246-72661-6

SORTIE : 25 AOÛT

26 AOÛT > RÉCIT France

Le garçon et l'amour

Sensible et élégant, le portrait d'un garçon particulier.



Il est des amours d'enfance qui ne s'oublient jamais. Surtout les amours particulières et inassouvies. Ainsi, c'est parce que Bastien, tombé tout gosse amoureux de Nicolas, un copain d'école plutôt disgracieux et maltraité par les autres, n'a jamais osé lui déclarer sa flamme avant que celui-ci ne meure dans un accident de voiture, et se l'est toujours reproché, qu'il a décidé d'offrir son corps à tous les hommes qu'il rencontrera et qui le désireront. A commencer par ses deux frères aînés, Emmanuel et Christophe, à l'adolescence, à qui ce cadet un peu bizarre a proposé quelques jeux sexuels dépassant la simple connivence fraternelle au sein d'une famille unie, aimante et sans autre présence féminine que leur mère. Ce pourquoi, peut-être, Bastien prit vite l'habitude de se travestir en fille, à l'aide des vêtements conservés de sa grand-mère défunte. Sa mère et son père savaient, laissaient faire, ne s'inquiétant pas pour leur petit dernier, dont tout le monde avait décelé et respectait l'intelligence, le goût pour la solitude et l'intériorité.

Plus tard encore, Bastien, jeune homme, modelant et exerçant son corps dans la randonnée, l'escalade à mains nues, mettra en pratique sa détermination, la poussant même plus loin : entraîné là par un de ses amants, il deviendra acteur de films porno gays, où il s'offre toujours dans la même mise en scène. C'est ainsi que le narrateur a fait la « connaissance » de son modèle : sur des cassettes qu'il se repasse *ad libitum*, sur quoi il fantasme, se bâtissant dans sa tête d'autres histoires, d'autres films, dont il pourrait cette fois être le héros, participer à l'action. C'est d'ailleurs sur cet espoir que celui qui dit « je », qui apparaît parfois au détour d'une page, peintre comme Vermeer se représentant dans un miroir œuvrant dans son propre atelier, achève son livre : « Un jour, j'irai à Bongue. »

Chacun son rêve. Celui de **Mathieu Riboulet** est sensible et fragile, tout en élégance même dans la crudité, avec flash-back et arabesques. Dans le grand fracas de la rentrée littéraire, il ne faudrait pas passer à côté de cette petite musique de chambre. Obscure.

J.-C. P.

Mathieu Riboulet

Avec Bastien

VERDIER

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 13,80 ; 128 P.

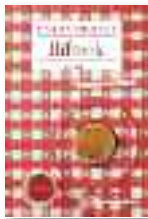
ISBN : 978-2-86432-611-3

Sortie : 26 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Au bon steak

Martin Provost avait rencontré Phébus grâce à Séraphine, qui lui valut sept césars. Le cinéaste y revient avec un conte à la Marcel Aymé.



A Quimper, c'est dit, nulle viande ne vaut hors celle de la boucherie Plomeur. On y exerce de père en fils le noble métier du steak, sans compter la bavette que l'on tient savoureusement aux clients. Et aux clientes, plus encore, si l'on a l'heureuse nature d'André.

Celui-ci est un enfant de l'amour, comme on dit. De cette voluptueuse origine, il tient le don de combler les femmes. Ce qu'il découvre grâce à une aguichante demoiselle du marché. Oui, André sait « faire chanter la chair ».

Cela tombe bien. Nous sommes en 14-18. Les hommes sont au front, les femmes à l'arrière. Le jeune homme devient une fréquentation indispensable : on a la viande, l'argent de la viande et le sourire du boucher. Quand cesse la guerre, les hommes reviennent. Moins nombreux, certes, mais non moins jaloux. Car André, le Mozart de la chair, a repeuplé la ville.

Fin de rire. Les cocus n'ont pas d'humour. Les belles s'inquiètent. Dès l'aurore, André trouve à sa porte les couffins et les bébés. Au grand dam de ses pa-

rents, il ne les jette pas à l'eau ni n'en fait de la chair à saucisse. Il les aime. Il les adopte. Et se trouve l'heureux père de sept poupons. Tout irait bien si l'un des pères officiels ne poursuivait le père réel d'une haine inexpiable. André risque la mort. Et n'hésite pas : s'inspirant de Noé, il embarque sa création dans le *Gretchen*, « un Cornu de douze mètres de long, un peu ventru, aux voiles de grosse toile rose ». Les Plomeur partent pour l'Amérique. La traversée sera surprenante, merveilleuse et même goûteuse. Pour un peu le monde de *Gretchen* serait celui du pays de Coccagne et autres merveilles. Encore que cette fable n'ait rien de naïf et que, derrière la malice du conteur, se révèle une sagesse à la bonne franquette. Gardons-nous de dévoiler la chute qui laisse comme deux ronds de flan et prend le lecteur en sandwich. Révélé au grand public par *Séraphine* – dont Phébus a publié l'excellente évocation faite par Francoise Cloarec –, Martin Provost a choisi le même éditeur pour publier son troisième roman. On y découvre avec plaisir, dans les parages de Marcel Aymé, une écriture alerte, précise et gourmande – c'est-à-dire sobre, car les vrais gourmands détestent l'excès.

J.-M. M.

Martin Provost

Bifteck

PHÉBUS

TIRAGE : 5 500 EX.

PRIX : 11 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-7529-0476-8

Sortie : 19 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN Salvador

Les noces barbares



Depuis *Le dégoût* (repris en 10/18), Les Allusifs n'ont pas ménagé leurs efforts pour promouvoir l'œuvre d'**Horacio Castellanos Moya**, natif du Honduras qui a passé la majeure partie de sa vie au Salvador. Après *Le bal des vipères* (2007) et *Là où vous ne serez pas* (2008), voici que nous arrive *Effondrement*. Présidente du Club des dames panaméricaines, Lena Mira Brossa ne décolère pas en ce mois de novembre 1963, elle affirme haut et fort : « Les Salvadoriens sont des menteurs, des escrocs. » A l'entendre, sa fille Esther ne penserait qu'à faire la fiesta aux frais de ses parents, pire, elle aurait « le cerveau atrophié ». Esther – dont la sœur jumelle est morte à la naissance, tombée des mains d'une infirmière maladroite – est surtout sur le point d'épouser « cette canaille, cette nullité » de Clemente. Un diplomate salvadorien, arrivé au Honduras deux ans plus tôt, qui a deux fois son âge et quatre enfants d'une première union, mais que



Lena accuse surtout d'être communiste. Erasmo Mira Brossa, lui, est marié avec Lena depuis vingt-trois ans, bien qu'ils fassent chambre à part et qu'il ait par ailleurs une maîtresse et d'autres enfants ! Avocat petit et rond, Erasmo lui répond qu'ils doivent pourtant tous deux « faire acte de présence » à la noce, d'autant qu'il a acheté une nouvelle cravate pour l'occasion ! Ce dernier n'est pas seulement avocat, mais aussi chef du Parti national et bras droit du général, il porte sur lui un calibre 38 à canon court. Ce qui ne va pas l'empêcher de se faire enfermer dans les toilettes par une Lena à qui il lance : « Tu as les nerfs en capilotade, tu es à moitié folle ! » L'auteur de *L'homme en arme* (Les Allusifs, 2005, repris en 10/18) possède, on le sait, un sens aiguisé du dialogue, de la satire, manie à merveille le grotesque et l'outrage verbal. Une fois de

plus, Horacio Castellanos Moya brosse ici un portrait édifiant des notables sud-américains. Comme toujours, il le fait d'une plume abrasive qui emporte tout sur son passage.

AL. F.

Horacio Castellanos Moya

Effondrement

LES ALLUSIFS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (SALVADOR) PAR ANDRÉ GABASTOU

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-923682-04-4

Sortie : 19 AOÛT

3 SEPTEMBRE ▶ **PREMIER ROMAN** France

Le pistonné

Un premier roman exceptionnel, sur les coulisses de *la NRF* dans les années 1950.



Grâce à la moto que lui a payée son père sur ses propres deniers (jamais Gaston n'aurait investi là-dedans), Gérard Cohen est coursier chez Gallimard. Avant, il y était archiviste, mais il a pris du galon, et puis, à 24 ans, on préfère être au contact de la réalité,

surtout quand elle est à la fois si décalée par rapport au monde réel et si prestigieuse. « *J'étais le Her-mès d'un microcosme olympien* », résume-t-il joliment et non sans infatuation, en narrateur de ses propres aventures. Et de raconter ses visites chez Léautaud, dans sa bicoque de Fontenay, mais aussi les obsèques de Colette, ou encore le mythique appartement de Paulhan, rue des Arènes, où il était hébergé avec sa famille. Précisons que Gérard, pour décrocher son job, a été sacrément pistonné, puisque son père Daniel n'est autre que le directeur commercial des illustres éditions !

Le roman s'ouvre le 7 décembre 1954. La maison de la rue Sébastien-Bottin est sur le point de décrocher encore une fois le Goncourt, contre Grasset, son éternelle rivale de la rue des Saints-Pères. Mais l'heureux élu sera-t-il Louis-Ferdinand Céline,

**Mikaël Hirsch**

rentré en France – mais pas encore en grâce – en 1951, pour le faible *Normance* ? L'existentialiste Simone de Beauvoir et ses *Mandarins* fournirent une cliente bien plus politiquement correcte et dans l'air du temps.

Céline, lui, s'en fout ou fait semblant. Quand ce petit futé de Gérard, qui s'est bien gardé de lui révéler son nom et ses origines, se pointe chez lui, il le reçoit fort aimablement, lui distille, depuis son « purgatoire », quelques confidences vachardes, et ne s'intéresse qu'à une seule chose : parmi tout le fatras de courrier qu'on lui apporte, y aurait-il un chèque signé par Gaston ? Entre le jeune Juif qui a échappé au pire mais quand même vécu la guerre, et le vieux collabo, une étrange amitié s'ins-

taure, une espèce de tendresse. Sinon, le reste du temps, Gérard fend la bise sur son engin, sillonne Paris à toute blinde, avec quelques escales sympathiques : le Saint-Benoît, où officie son pote Pierre, un fan de jazz qui, en bon fils de coco, ne rêve que d'une chose : partir vivre aux Etats-Unis ; ou encore le quartier des Halles, ses bistrots et ses pierreuses, chez qui le jeunot s'est fait déniaiser. Mais, par-dessus tout, Gérard rêve de devenir écrivain, et parce qu'il est honnête, n'ose pas : avec la position dont il jouit chez Gallimard, il serait certainement publié, mais pas pour de vraies raisons. Lui veut faire ses preuves, et c'est pour ça qu'à la fin, il démissionne...

Ce *Réprouve* est un premier roman exceptionnel, drôle, original, extrêmement bien écrit, qui passionnera, entre autres, les amateurs de l'histoire littéraire du siècle dernier. Il faut dire que l'auteur a puisé ses informations directement à la source.

Mikaël est en effet le petit-fils de Louis-Daniel **Hirsch** qui fut directeur commercial chez Gallimard, et l'histoire de Gérard Cohen, c'est celle de son père, mais transfigurée par la magie de la littérature. **J.-C. P.**

Mikaël Hirsch

Le réprouvé

L'EDITEUR

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX: 17 EUROS ; 224 P.

ISBN: 978-2-362-01008-8

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

18 JUIN > **BD** Finlande

Retour aux sources

Le jeune chef de file de la bande dessinée finlandaise, **Ville Ranta**, donne une forte interprétation de la genèse socioculturelle de l'épopée nationale de son pays.



Précoce – il a commencé à dessiner des bandes dessinées à 13 ans –, le jeune auteur finlandais Ville Ranta, né en 1978, s'est très vite imposé dans son pays où il a

créé avec d'autres dessinateurs la maison d'édition indépendante Asema Kustannus. Il a aussi percé en France en 2006 où sont parus *Celebritiz*, réalisé avec Lewis Trondheim (Dargaud, « Poisson pilote »), et la traduction de son *Papa est un peu fatigué* (Ça et là). Portrait plus ou moins fantasmé d'une figure de l'histoire finlandaise, Elias Lönnrot, *L'exilé du Kalevala*, marque un retour sur les racines sociales et culturelles de l'imaginaire de son pays.

Médecin, folkloriste et poète, Elias Lönnrot (1802-1884) est connu comme l'auteur du *Ka-*



levala (le pays de Kaleva), l'épopée nationale finlandaise, qu'il a réalisé par l'assemblage de cinquante chants, des poèmes populaires recueillis dans les campagnes. Egalement médecin de campagne, très cultivé et honorablement connu, le personnage campé par Ville Ranta semble quasi enchaîné à son bourg de Kajaani, au centre-est de la Finlande, alors partie inté-

grante de l'Empire russe. Tirailé par des pressions et des passions contradictoires, amant indécis d'une femme mariée, il est criblé de dettes, entraîné dans diverses procédures judiciaires, accablé par la charge de ses parents et d'une ferme mal entretenue par un frère velléitaire en même temps qu'absorbé par la quête des poèmes qui constitueront son *Kalevala*.

Ecartelé, Elias Lönnrot est sans cesse sur les chemins, bravant la neige et le froid l'hiver, de Kajaani à la ferme de Polvila ou au village voisin de Paltamo, jusqu'en Carélie, toute proche. Et de ce mouvement incessant, rythmé par les copulations et les beuveries dans un territoire au contraire en-

les brumes de l'hiver, les fumées des cheminées et les vapeurs d'alcool, émane une mélancolie profonde qui constitue le livre de Ville Ranta comme un nouveau chant du *Kalevala*. **FABRICE PIAULT**

Ville Ranta

L'exilé du Kalevala

CÀ ET LÀ

TRADUIT DU FINNOIS

TRADUIT DU FINNOIS
PAR KIRSI KINNUNEN

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX: 22 EUROS: 288 P. N.&B.

ISBN: 978-2-916207-40-7

SORTIE: 18 JUIN